

Mais il n'y avait pas de temps à perdre et dès que la cérémonie nuptiale fut finie, notre colon, sans plus tarder, se mit en route pour Péribonca, une distance de cinq lieues, par un sentier à travers la forêt.

C'était un beau matin d'août, me raconta-t-il. Nous voilà partis dans le sentier, ma femme en avant, portant un baluchon dans lequel était enfermé son trousseau, et moi en arrière, arborant sur mes épaules une hache neuve que j'avais achetée à crédit à Mistassini, et un petit sac de pois, qui était la dot de ma femme.

Ces pois étaient aussi leur nourriture pour le voyage et pour plusieurs jours encore, en attendant les premiers légumes.

En effet, aux heures des repas, les heureux époux s'asseyaient le long du sentier, au bord d'un ruisseau, allumaient un petit feu, faisaient cuire une "terrinée" de pois à l'eau claire du ruisseau, la mangéaient avec componction, cueillaient quelques poignées de bluets pour le dessert, puis se remettaient en route. Voilà assurément ce que l'on peut appeler vivre d'amour et d'eau fraîche. Le soir, nos jeunes mariés arrivaient dans leur cabane, aux pieds des chûtes de la Péribonca.

En vérité, je connais des voyages de noces plus agréables au Niagara ou ailleurs, mais je n'en connais pas de plus pittoresques ni surtout de plus hygiéniques et de moins féconds en indigestions.

On eut perdu son temps à s'en aller parmi ces braves gens prendre des abonnements pour les cartes des vivres... et la mesure de guerre la plus cruelle assurément pour eux, eut été l'établissement des "jours sans pois".

* * *

Or, c'est dans ce pays pittoresque, aux mœurs si simples et à la vie sans luxe, qu'un jour de printemps de 1912, arrivait un jeune Français, âgé d'à peu près trente-deux ans. Il avait